

# SAMUEL BREJAR

## LE MASSEUR DE CROCODILES

1984

*" Je naquis un jour  
où Dieu était malade,  
gravement malade."  
César Vallejo*

*"Un seul homme est né, un seul homme est mort sur la terre. Affirmer le contraire n'est qu'une statistique, une addition impossible."*

*Jorge Luis Borges*

*Longtemps avant que ne retentît, dans les casernes de l'agglomération et les cantonnements alentour, la première sonnerie de clairons, les gens de la ville, pour la plupart, étaient déjà éveillés. Dans leurs misérables logements aussi serrés que les cellules d'une ruche, ils n'eurent pas besoin de se lever de leurs paillasses et de leurs grabats, car, sauf les enfants, bien peu d'entre eux s'étaient couchés. Silencieusement tassés dans une fraternelle communauté de terreur et d'angoisse, autour de quelques tisons et de maigres flambées, ils avaient passé là toute la nuit, attendant qu'elle se terminât enfin et que naquît un nouveau jour de terreur et d'angoisse.*

*William Faulkner*

Un seul personnage :

**RUPERTO, 50 ans.**

### **Décor**

*Le décor représente le taudis qui sert de logement à Ruperto. Cette pièce laisse une impression d'abandon, de négligence. Babioles, disques, livres, ustensiles de ménage partout et quelques meubles en mauvais état, dont un lit pliant. Aucune fenêtre.*

*Au fond, une petite porte donne sur la rue ; aux murs, des fac-similés, photos ou affiches jaunies. Visible, un vieux pick-up. Au milieu de la scène, verticalement par rapport au public, un cercueil humble, de couleur noire, sur des tréteaux en bois. Tout autour ; quatre cierges allumés dans des candélabres improvisés.*

## Premier moment

*L'action se déroule un soir d'hiver dans les faubourgs d'une grande ville latino-américaine. Au lever du rideau la scène est vide. Ruperto est un fonctionnaire civil qui a été révoqué pour "infraction" à une loi d'exception en vigueur. Etriqué dans son complet rapetassé, celui-ci a, cependant, l'allure décontractée, l'esprit vif parfois railleur parfois profond et subtil mais toujours plein de malice, malgré sa peur presque incessante. Après un temps, ce personnage entre en hâte, par la seule porte du logement tandis qu'au loin, un train siffle avec persistance.*

### RUPERTO

A l'abri, à l'abri ! Le couvre-feu vient de commencer ! Quelle misère ! C'est toujours la même chose : il faut se barricader. *(Pause)* La précision policière est la seule chose qui marche ici. Je n'ose pas respirer. *(Il se décontracte)* Enfin, à quoi bon chercher à nous expliquer si nous sommes exclus de tout ? *(Silence)* Oh mon Dieu ! Si je n'ai pas assez d'imagination, je succomberai.

*Ruperto va vers le cercueil et frappe dessus comme s'il appelait.*

Bonsoir ! Tout va bien là-dedans ? *(Il approche l'oreille dans l'intention d'écouter)* Tu es toujours là ? Tu dois y demeurer définitivement, ne l'oublie pas ! *(Il tapote la caisse)* Tu te prépares déjà pour les vers ? Mon pauvre ami ! *(Il prend une chaise et s'assied près du défunt)* Psitt ! Tu m'as entendu ? Tu ne m'entends plus, ou bien tu ne me comprends pas ? *(Un temps)* De toute façon, avant que ces brutes n'éteignent les lumières dans le quartier, je vais te faire un peu de conversation, hein ? Mets-toi d'abord à l'aise. Fais comme chez toi. *(Quelque chose rit sur son visage)* Qu'y-a-t-il ? Si tu as la phobie des lieux clos pourquoi t'es-tu claustré dans cet emballage ? C'est une protestation contre la rudesse de notre Général en chef ? Tais-toi va, car tout finit par se savoir ici ! Le délire de l'intimidation nous guette et tant pis pour les faibles que nous sommes dans notre irrémédiable pauvreté.

*D'un air inquiet il gagne l'avant-scène, toussote, renverse la tête et se met à rire.*

J'ai envie de m'amuser, mais ce n'est pas sûr. *(Sa voix défaille)* Je sens venir les vieilles badernes. *(Il murmure)* Pourquoi nous continuons à vivre comme si de rien n'était ? *(Au mort)* Ne t'est-il jamais arrivé de penser que nous sommes le bétail destiné à la boucherie du Guide Suprême ? *(Pause)* si un jour je guéris de la prudence crois-tu que ma témérité aura quelque influence sur la barbarie ? En tout cas, je ne le crois pas, parce que depuis toujours la désobéissance appelle la répression et alors, crac ! sur les reins.

*(Il regarde longuement en l'air puis, le silence)* Après tout, je suis un non-violent. J'ai ma méthode à moi : Pas un geste ! Oui ! Je suis un handicapé civil et je fais de la lâcheté une assurance de mon existence, car c'est une position confortable la plupart du temps. Sans doute il était écrit que je saurais me débrouiller dans ce foutu pays. *(A voix haute)* Que dis-tu de cela ? Tu es sourd ? *(D'un air sévère)* Enfin ! tu sais combien d'hommes sont tombés sous la torture des Nationaux-Militaristes ? *(Pause)* Ce n'est rien ? Il ne faut pas céder ? *(Pause)* L'insurrection ? Le courage ? Mais comment donc ? Je viens de te dire que nous sommes tous pétrifiés de terreur ici. *(Il hoche la tête)* Mon Dieu ! Quel connaisseur tu fais !

*(Un temps)* Tu sais ? Je n'ambitionne rien, je veux seulement vivre en toute tranquillité. Pourquoi ? Je serai franc avec toi. J'en ai assez d'entendre le clairon et de me mettre tout le temps au garde-à-vous. Ça oui y en a marre ! *(Silence)* Tu m'écoutes ? En es-tu certain ? *(Il arpente la pièce)* Je dois me main-

*tenir* en mouvement car la quiétude est une expérience douteuse dans ce pays et puis, il n'y a rien de meilleur pour la santé d'un pauvre. Qu'en penses-tu, toi ? Chacun a ses soucis ? Evidemment ! Tu as la vie facile à présent !

*Bouche-bée, il regarde autour de lui, balbutie quelques mots et puis, il sourit béatement.*

Tout ça m'exalte ! De plus, rien ne se modifie : Je suis seul, enraciné dans la solitude de tout le monde. La compagnie n'est qu'une plaisanterie, c'est pourquoi je me tiens à l'écart. (*Il jette un regard au plafond*) Dis ! Tu veux que je te raconte une de mes histoires idiotes ? Mais, tu me promets de ne pas dormir debout, d'accord ? (*Il rit*) Voyons un peu. Hummm ! A vrai dire, je n'ai rien trouvé de mieux que de te proposer un piège de charme tout aussi absurde que ce que nous vivons ici. (*Montrant le plafond, il dit n'importe quoi*) regarde ce plafond, veux-tu ? Eh bien, comme tu peux t'en rendre compte, il a une extension, allez savoir, disons pas trop allongée, n'est-ce pas ? (*Pause*) Oh ! Excuse-moi ! Suis-je bête ! Toi, regarde TON plafond, hein ? Ça y est ? Maintenant, ne t'occupe plus du mien, O.K. ? Alors, tu le vois ? Il est affreux comme celui que je regarde en ce moment. Exact ? Parfait ! A présent, ferme les yeux ! Essaie d'imaginer que tu marches dessus comme une mouche. Tu y marches ? Très bien ! Tu n'as pas le vertige ? Bien, bien ! Mets-toi à voler ! Tu voles ? Bsssssssss ! bssss, bssss ! C'est prodigieux ! (*Il observe le "vol de la mouche". Un temps*) Tout sera bientôt terminé. (*Il claque des doigts*) Réveille-toi ! (*Il rit en contemplant le sol*) Je m'y attendais ! Paf ! Vlan ! Patatras ! Crac ! Aïeée ! C'est ça le retour au réel ! (*Il s'assied près du mort*) Toi, mon cher mort, tu ne seras jamais malin tant que tu resteras sans sépulture. (*Silence. Puis, sans savoir que dire d'autre*) Tu crois qu'on doit juger un homme d'après ce qu'il voit ou ce qu'il imagine ou d'après ce qu'il croit imaginer ? Ça dépend du regard ? Peut-être ! Moi, je pense plutôt à la chose vue. Hé ! Pourquoi ne dis-tu mot ? Tu es déçu ? Tes idées sont criblées de balles ? (*Il montre sa tête*) Rien n'est clair là-dedans ?

*Ruperto se remet debout et tourne en rond, les yeux baissés. Un temps. Peu à peu, sa figure devient sévère.*

Au fait, tout est flou : la perception, la conscience, l'objectivité et je ne sais pas m'y prendre. Qu'est-ce que je risque ? Parfois, je me demande si mon cerveau me sert encore à quelque chose. L'intelligence doit s'entraîner quelque part, je suppose. (*Il réfléchit en se grattant la nuque*) A propos de cerveau, celui du Directeur fait-il ses entraînements ? J'en doute ! Il est trop bête ! Il ne cesse de répéter qu'il est très content du Capitalisme, le problème, c'est que personne ne sait si le Capitalisme est content de lui. (*Il soupire*) C'est comme ça ! La mule noire qui nous gouverne veut nous sauver de l'ouragan rouge, alors, elle nous protège à coups de Décrets Suprêmes et que tu le veuilles ou non, tu n'as qu'à dire Amen sinon, les baïonnettes zic ! zac ! et adieu la vie. Oui, c'est drôle ! Ses vérités à lui mentent tout le temps mais attention, elles sont véritables par la volonté de l'Exécutif que je suis, comme il dit lorsqu'il est constipé ou qu'il a le hoquet après une bonne suite. Que veux-tu ? Il est bestial et je ne ris pas.

(*Soudain, il perd toute maîtrise de lui-même*) Comment cela est-il arrivé et pourquoi diable suis-je un gars sensible et raisonnable ? Que faut-il faire contre la perversité ? Gueuler ? (*Il grince des dents*) L'esprit, c'est quoi aujourd'hui ? La bêtise ? La platitude ? La sauvagerie ? Pff ! Il n'y a même pas d'humanité, tu le vois bien, non ?

(*Les mains jointes*) Rendons grâce à Dieu pour ce bonheur. Ça fait du bien, pourvu qu'il ne dure pas trop. (*Il respire un bon coup*) Je pense que si l'on veut survivre ici, il vaut mieux savoir conjuguer le verbe se taire : Je me tais ; tu te tais ; il se tait ; nous nous taisons. Le taisez-vous, quoi ! Mais, pour combien de temps ? (*Silence*) J'ai toujours dit que nous étions tous faits pour le mutisme. De toute façon, si nous ne nous taisons point le despote nous fera taire tôt ou tard. C'est pourquoi, je me suis tu, je me tais et je me tairai encore. Ou bien, je foutrai le camp en silence. (*S'adressant au mort*) Toi, tu n'as plus besoin de te taire. Ton silence est celui que le Généralissime aime le mieux entendre. Tu es bien où tu es. Restes-y ! (*Il rit*) De quoi ris-tu, Ruperto ? De ton abominable liberté ?

*Tout à coup, on entend un bruit de pas qui s'arrêtent juste derrière la porte. Ruperto, sur le qui-vive, tousse dans sa main pour se rassurer. (Dans la pièce la porte a un rôle primordial). Un temps. Les pas reprennent leur marche et s'éloignent peu à peu.*

*Comme d'habitude le train siffle tandis qu'au loin un chien aboie.*

Mon Dieu ! J'ai cru qu'ils allaient tirer. *(Pause)* Dans ces parages l'imprévu n'est pas inaudible. Oh ! Zut ! L'angoisse me monte à la tête : j'essaie de ne pas avoir la frousse mais c'est en vain. Ici, à force de se répéter, l'inespéré est devenu banal. *(Regardant la porte)* Je le sens revenir ! Il vient ! Il est là ! C'est toujours la même histoire ! *(Silence)* Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir de moi ? Mes sentiments ? *(Pause)* A quoi donc veut-il en venir ?

*Ruperto fait le signe de la croix, puis s'allonge sur le lit, les doigts entrelacés derrière la nuque. Plongé dans ses pensées, il penche la tête entre ses bras, donnant l'impression de vouloir se protéger du froid. Un temps. Brusquement, un bruit de voiture se rapproche. Ruperto, regardant vers la porte, sursaute effrayé et se met debout, à l'expectative, ensuite, poussé par une force irrésistible, il se précipite jusqu'à la sortie en criant tout ému.*

Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! Ça doit être une erreur ! Ce n'est pas moi, je vous le jure ! *(Silence)* Ecoutez-moi et retenez bien ce que je vais vous dire : je suis innocent ! Vous comprenez, n'est-ce pas ? *(Silence)* Rassurez-vous, je n'ai aucune arme ! Si vous préférez, je vous expliquerai tout, d'accord ? Non ? Soyez gentils, va ! *(A voix basse)* Ce sont eux, je le sais. Il faut que cela finisse. Fais quelque chose, Ruperto. *(Il crie)* Quand pourrai-je commencer à vivre, hein ? *(Il se ressaisit un peu et entre dans un jeu imaginaire)* Rien ! Tes papiers, salopard ! Me dira, comme d'habitude, le plus gros, celui dont l'haleine est rancie par l'alcool. Alors moi : Mais enfin, monsieur, toutes les nuits c'est la même chose, j'en ai assez. Les ordres sont les ordres, répétera une fois de plus, l'autre, celui qui a une cicatrice tout au long de la joue droite. Et moi : Les voilà mes papiers, chef !

*Durant tout cet échange de propos, Ruperto mimera les gestes de chaque personnage, leur donnant en même temps, une inflexion différente.*

- Ça, sur la photo, c'est toi ?
- Bien sûr ! Qui d'autre ? Depuis tant d'années de visites quotidiennes, vous devriez me connaître à fond.
- Avec vous autres, on ne sait jamais !
- Pourtant, mes papiers sont en règle, n'est-ce pas ?
- Tu parles ! Tous les documents civils sont suspects !
- Vraiment, je me demande ce que je deviendrais sans votre protection.
- Allez, tais-toi ! Circule ou je te déflore, compris ?

Alors, plié en deux, je dirai : Oui, monsieur ! Puis, je penserai à la patrie où j'irai me promener mentalement au jardin où la tendresse prodigue sa propreté mais, sans transition ni retard, ils se mettront à chercher partout je ne sais quoi et une fois de plus, ma peur se manifesterà : Qu'est-ce que vous farfouillez ici tous les soirs ? La ferme ! Occupe-toi de tes oignons !, dira le flic trapu, et moi, naïf : Vous avez, par hasard, un ordre de perquisition ? Ils riront : Quelle poire, ce type ! Cependant, je répliquerai : Comme citoyen de ce pays, j'ai encore quelques droits, non ? Pff ! Fais attention à ce que tu caquêtes, espèce de pitre, sinon tu feras pitié, dira l'un d'eux. Bon ! A demain, hein ? ajoutera l'autre en s'esclaffant.

*Lassé du jeu qu'il vient d'improviser, Ruperto s'avance vers le centre de la scène.*

*Depuis longtemps, le bruit de la voiture s'est éloigné.*

Cette fois, c'était une fausse alerte. Qui sait ce qu'il adviendra dans une heure ou deux ! *(Tout haut)* Je vais acheter un chien de garde ! Je n'aime pas ce genre d'intrus !

*Tout à coup, la lumière s'éteint. Seuls les cierges éclairent la pièce de leur lueur ténue.*

Quelle exactitude chez ces fumiers ! Il est 22 heures pile. Enfin ! L'essentiel, c'est de conserver les yeux bien ouverts car, plus tard, ils viendront me chercher avec la même ponctualité que d'habitude.

*Débarrassé de ces craintes, Ruperto met un disque de jazz des années trente sur le pick-up. Un pitoyable grattement envahit le plateau.*

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? Ça ne chauffe pas ! *(Réfléchissant)* Qu'y faire ? Swinger

dans ces conditions ne vaut pas la peine. *(Il essaye de danser)* Bof ! Jack Teagarden s'est rayé avec le temps. Le temps raie tout. *(Ironique, il examine ses pieds)* Ah ! non, je n'ai aucune envie de me prêter à cette idiotie. Si le monde s'ennuie et que son dégoût se prolonge toute la journée, il vaut mieux imiter les oiseaux.

*Après une longue pause et quelques hésitations, il retire le disque. Puis, comme s'il se parlait à lui-même*

Que se passe-t-il ? Je suis sur le point de craquer. La joie n'est plus de ce monde ? *(Il tend l'oreille)* S'il vient par ici, je pense qu'il faudrait lui dire quelque chose de méchant. *(Il va vers la porte)* Je suis innocent, sachez-le ! *(Il revient sur ses pas)* Ah ! Je me suis usé la vie en vain et je songe tout à coup que j'en ai eu marre de trimer pour rien. *(Regardant la porte)* Je vais tout lâcher avant qu'on me chasse. *(Pause)* La vie est trop dure ici ! *(Un temps)* Qu'est-ce que je disais ? Ah oui ! Il faut que je parte mais il faut aussi que j'y croie. *(Marchant de long en large)* Ils sont sûrement là ! Avec cette meute de troufions, il y a de quoi devenir dingue. *(Il observe encore la porte)* Mon Dieu, qu'il fait bon vivre. *(Il hurle)* Je ne sais plus de quoi je parle : je ne sais plus ce que je fais ! Je suis dans un état second à cause de vous !

*Justement, sans savoir que faire ni que dire, Ruperto chantonne. Soulagé, il s'approche en catimini du cercueil comme pour surprendre le mort. Un temps. Il lui parle confidentiellement.*

Tu es encore là ? Tu n'es pas pressé ? Alors, je vais te dire quelque chose : Je crois que notre pays est foutu et refoutu. Oui, c'est ça ! Si je te racontais tout ce que j'ai vu et entendu, toute l'éternité ne te suffirait pas pour m'écouter. Tiens ! Comment t'expliques-tu ceci : Un soir, dans une ville perdue des Andes, j'ai eu envie d'aller au cinéma. Western avec John Wayne. Sans m'en rendre compte, je me suis assis près d'un petit indien d'environ douze ans. Que crois-tu qu'il criait chaque fois que Wayne le justicier trouait de balles un Indien ? Hein ? N-n-non ! Tu ne pourrais pas te l'imaginer. *(Il hausse les bras)* Il criait : Bravo ! Bravo ! Surpris, je lui ai demandé la raison de cet enthousiasme. Eh bien, il m'a répondu avec une touchante simplicité : M'sieur, indien pas bon ! Le tuer, c'est bien ! *(Il hoche la tête)* Tu vois ? C'est comme ça qu'on cesse de s'appartenir. Je n'ai jamais pu comprendre cela. Ce sont exactement les gens qu'il faut pour gouverner sans crainte un pays. Sans aucun doute, c'est le sentiment intime de notre Dictateur.

*Ecœuré, il approche une chaise et s'assied en croisant les jambes. Un temps. Il regarde autour de lui puis, sur un ton railleur.*

Ah ! Si je te racontais tout ce que j'ai vécu, tu te dresserais dans ta caisse. *(Pause)* Tu te rappelles le cafard de notre rue ? Tu sais, celui à la grosse bedaine. Eh bien, ce mouchard est le plus bête que je connaisse. Un plaisir, quoi ! Il est fin, perspicace, plein de discernement et j'en passe. *(Il rit)* Figure-toi que j'ai eu sans le vouloir une conversation savoureuse avec lui. C'était instructif comme tu pourras t'en rendre compte. *(Souriant)* Un jour, il n'y a pas longtemps, je lisais un livre inoffensif. Alors, ce rustaud, intrigué, s'est approché avec lourdeur en me demandant :

- Lui : Qu'est-ce que c'est, ça ?
- Moi : Tu vois bien, un livre.
- Lui : Ah ! Je peux le voir ?
- Moi : Naturellement ! Prends !
- Lui : Dos-to-dosto-evs-ki. Dosto, quoi ?
- Moi : Dostoïevski.
- Lui : Ahaha ! Ça fait communiste, ça !
- Moi : Pff ! Regarde, tu n'as qu'à lire : C'est un roman écrit en 1868. Tu comprends ?
- Lui : Ouais ! J'ai pigé moi ! C'est un bolchevique du siècle passé. Pas vrai ?
- Moi : Niet ! A cette époque le bolchevisme n'existait pas encore. Ce livre raconte tout simplement la vie du prince Nychkim...
- Lui : Hum, hum ! Un prince rouge !
- Moi : Quelle obsession ! Cet aristocrate était généreux, charitable, presque un saint et puis, tu sais bien qu'il n'y a pas encore de saints communistes.
- Lui : Ouais, ouais ! Et comment s'appelle ce bouquin ?

- Moi : "L'idiot"
- Lui : Tu vois ! J'ai raison ! Je continue de croire que ce machin est communiste.
- Moi : Pas du tout ! Pourquoi dis-tu cela ?
- Lui : Parce que seuls ces salauds de communistes traitent d'idiot notre bien-aimé Chef Suprême.
- Moi : Mais voyons ! Tu te trompes... je suis catholique, comme tout le monde.
- Lui : Rien à faire ! En tôle !
- Moi : Mais je n'ai rien fait de mal...
- Lui : En tôle !
- Moi : Laisse-moi t'expliquer, hein ?
- Lui : Non ! J'ai dit, en tôle !
- Moi : Ecoute ! Tu me brises le cœur ! A quoi bon !... Allez ! A bientôt... d'accord ?
- Lui : Hé là ! Tu veux ton délit de fuite ?
- Moi : N-n-n- non, non, non ! Ça va, c'est bon !

Eh oui ! Avec lui, je commençais à m'y faire. J'avais le sentiment de pouvoir le rouler dans ma farine. Il ne restait plus qu'à mettre en pratique mon érudition de la patience.

Bien sûr, j'étais loin de me douter qu'il n'hésiterait pas à me jeter sans ménagement entre les pattes d'un gars simiesque de la Section Locale de la Sûreté Nationale, ce qu'il fit.

*(Se levant)* Ah oui ! Mais, à ce moment là, je me suis dit : il faudra bien que je file à toutes jambes. Mon seul espoir était donc de déployer l'astuce. Le besoin rend ingénieux, non ? Alors, avec un air de fausse innocence, j'ai demandé au flic de la Sûreté :

- Quelle heure est-il chef ?
- Cinq heures moins cinq, m'a-t-il répondu.
- Oh ! C'est embêtant !
- Hum ?
- Oui ! S'il est cinq heures moins cinq, cela veut dire qu'il est zéro heure, n'est-ce pas ?
- Comment ?
- Cinq moins cinq, égale zéro, non ?
- Bof !

A cet instant, mon cher mort, je me suis rendu compte que ce tortionnaire allait me donner plus de mal que prévu. Cependant, j'ai insisté pour l'honneur.

- Je vous prie de m'excuser mais, voyez-vous, je crois que s'il est zéro heure, cela veut dire qu'il n'y a plus d'heure. Autrement dit, vous n'avez pas d'heure.
- Si tu veux !
- Pourquoi donc me l'avez-vous donnée, il y a un moment ?
- Comme ça ! Pour passer le temps !
- Enfin, S'il est zéro heure, il n'y a plus de temps ! Je vous le répète, zéro c'est zéro et dans zéro

il n'y a rien et s'il n'y a rien, comment diable pouvez-vous passer le temps là où il n'existe rien ?

Tu vois, il fallait absolument que je me débrouille tout seul et c'est pourquoi je l'ai harcelé, je l'ai soumis sans répit à de petites questions du même genre pendant longtemps. Cette cruauté mentale, c'était la seule façon de parvenir à mes fins : me rendre insupportable tout en le décourageant. Non sans irritation, le pauvre, fatigué de ne pas savoir quoi me répondre, a fini par admettre mon extravagance :

- Allez ! Déraile si tu veux, mais tu perds ton temps.
- Quel temps ? S'il n'y en a pas !
- Ecoute petit rigolo, je devais être avec toi au Siège de la Sûreté à cinq heures moins cinq.
- Oh ! Merde !
- C'est ça, rigole !
- Après tout, réjouissez-vous ! Dix minutes de gagnées, c'est pas si mal, non ?
- Oh ! La ferme ! Je n'ai jamais connu un tel cinglé. Fiche-moi le camp d'ici ! Vite ! Je ne veux plus te voir ! Tu es trop fort pour moi.

*(Au mort)* Grâce à cette roublardise simple et directe, j'ai pu sauver ma peau. Tu comprends ? *(Pause)* Jusqu'à quand ? *(Levant les yeux)* Qui sait ! En tout cas, le vrai piègeur ne prévient pas, il attrape et il écrase. *(Regardant la porte)* Avec lui, il n'y a pas de plaisanterie qui vaille. *(Il secoue la tête)* Ici, la peur doit dormir les yeux ouverts.

*Ruperto va vers la porte, les yeux brillants d'anxiété.*

*Il en approche son oreille pour écouter. Un temps. Nerveux, il se retourne un instant puis, il recommence à écouter, on ne sait quoi.*

*Bref silence. Ruperto revient en hâte au centre de la scène. Là, immobile, il chantonne pour dominer sa peur.*

Ah ! Il est bien silencieux ! (*Il va au-devant du lit*) Pourquoi en serait-il autrement ? (*Il essaye de se libérer de ses craintes*) Ruperto, ce n'est rien ! (*Pause*) Oui, je ne faisais que rêver, j'imaginai probablement quelque chose d'étouffant dans toute sa perfection. (*Il s'assied au bord du lit*) Mais, qu'est-ce qui se passe ? Est-ce que je me suis laissé prendre, une fois de plus, à mes simagrées, ou est-ce que celui qui me surveille a encore l'oreille collée contre la porte ? (*Un temps*) Qu'est-ce qui m'arrive ? Je ne comprends pas ! Ce guetteur, je le connais ? Un jour, j'ai cru l'entendre rire. Tout cela me coupe l'appétit ! (*Il se lève*) Il me semble qu'il a le mauvais œil et qu'il reconnaît mon regard ! (*Il se rassied*) Où peut-il être maintenant ? (*Il fredonne*) Je ne chercherai pas à le savoir ! (*Avec inquiétude, il regarde autour de lui*) Mais, ce n'est pas vrai, Ruperto ! Quand il n'est plus derrière toi, tu as l'impression qu'il te manque. Avoue-le ! (*Pause*) Ruperto, je crois que tu aimes te sentir persécuté. Tu te rends compte !

*Il se met debout. Sans réfléchir, il fouille dans ses poches. Il paraît trembler et son regard frappé de crainte ne quitte pas la porte.*

Hé ! Vous êtes là ? (*Silence*) La dernière fois que vous êtes venu... c'était quand ? (*Un doute naît dans sa tête*) C'est fini, oui ? (*Silence*) Puisque c'est comme ça, que le diable vous emporte ! (*Il reste un instant sans faire un mouvement*) Quoi ! Vous pleurez ! Vous êtes triste ? (*Bref silence*) Ecoutez ! Je vous souhaite la bienvenue, je vous accepte et j'essaierai de vous comprendre, d'accord ? Alors, c'est oui ? Non ? Qu'est-ce que vous voulez ? M'arrêter ? Non plus ? (*Il presse ses mains sur sa poitrine*) Monsieur le persécuté, que faire pour vous reconforter ? Rien ? Voyez-vous, peut-être que plus tard, je vous imaginerai : vous serez gringalet, sévère, silencieux et aussi, aveugle, mais vous n'avez pas à vous inquiéter, vos yeux resteront ouverts même quand vous dormirez. Cela vous satisfait ?

(*Un temps, puis il s'approche à regret du cercueil*) Comme c'est curieux la peur, il faut s'y résigner. (*Au mort*) Il est dangereux de pousser un homme à refuser sa conscience, n'est-ce pas ? En tout cas, avec ce traqueur-là je suis toujours en état de danger car il est toujours en état d'alerte. Quand il ne sait rien, il invente et quand il sait ce qu'il voulait savoir, il exagère. C'est sa façon de mentir. Tu sais ? Il a des yeux partout. Il me trouve, il m'attrape lorsqu'il en a envie. Oui ! J'ai une étoile jaune sur le front, une autre dans la nuque, je suis son juif indispensable. (*S'entourant de ses bras*) J'ai froid ! Quel besoin de chaleur et de femme ! (*Il s'assied*) Où allons-nous ? Crois-tu que nous puissions nous sauver ? (*Silence*) Après ce qui vient de se passer, tu ne vas pas mettre en doute son existence, non ? (*Pause*) Dis ! Tu ne pourrais pas m'aider à disparaître afin de faciliter mon illusion de vivre ? (*Donnant un coup de poing sur la caisse*) Zut ! C'est trop facile d'être mort ! Prends soin de moi ! Je sais que tu peux encourager le persécuté à devenir plus humain dans sa persécution. Après tout, je ne lui ai jamais fait de mal, que diable.

*Soudain on entend le sifflement du train. Ruperto sur-saute, s'élançe vers le cercueil et s'appuie sur lui. Un temps.*

J'ai horreur des bruits ! Que Dieu protège le silence ! (*Changeant de ton*) Mon ami, tu es là pour tromper la peur. Dis-le ! Le délire de vivre t'épouvante, admetts-le ! (*Pause*) j'ai l'impression que tu as raison. C'est dans le sommeil profond que la communication entre les hommes peut devenir possible. Il suffit de rêver, ou de... mourir. C'est comme ça ! (*Il s'effondre sur une chaise, absorbé par ses pensées. Silence. Brusquement, dans une sorte d'égaré*) Je me souviens qu'une fois je l'ai vu caché derrière une cabine téléphonique lorsqu'il était 4 heures de l'après-midi et là il savait dissimuler sa présence comme quand un enfant joue aux gendarmes et aux voleurs teks étaient en tout cas les termes du serrurier qui le connaît et c'est pour cela même que j'ai appris à me cacher à me garder en vie car le fait de l'imaginer me semble à présent un rêve qui soulage comme celui que j'ai eu lorsque j'avais dix ans à l'époque où ma mère se mit en deuil pour je ne sais quelle tante qui venait les jours où la pluie était je ne sais quoi de sale et à l'époque où je disais que jamais je ne serais un adulte parce que c'est une chose triste mais tu te trompes me disait mon père mais le temps sera beau s'exclamait ma sœur et plus tard l'impression de pique-nique sur l'herbe quand je continuais à croire que pleurer était une in-



vention d'enfant pour me sentir moins seul lorsque ma grand-mère répétait moi aussi je suis seule toujours seule et seule et seule...

*Tout d'un coup, Ruperto cesse de bafouiller sa tirade sans intermittence et son regard se pose, une fois de plus, sur la porte. Il a la sensation que quelqu'un va frapper. Un temps. Il n'a pas l'air de s'amuser. Il paraît confus.*

Vous vous décidez enfin à venir ? (*Silence*) Qui est là . Qui êtes-vous ? (*Pause*) Vous savez bien que ce n'est pas moi qui ai inventé ce cauchemar, non, ce n'est pas moi, c'est vous, toujours vous ! (*Il lève les bras*) Alors ? Qu'est-ce que vous dites ? (*Déçu*) Bah ! C'est invariablement la même chose : des absents.

(*Il s'assied par terre aux pieds du cercueil*) Oh ! Je ne tiens pas à la solitude. J'ai besoin d'espérer l'arrivée de quelqu'un, quel qu'il soit. Qu'importe si c'est mon tortionnaire celui qui me rend visite. Sa seule présence me réchauffe le cœur. Je sais ! C'est dégoûtant ce que je viens de dire mais ça fait quinze ans que je vis comme un fou délirant dans ce trou épouvantable.

Si je n'ai su retenir personne, il est juste que j'en supporte les conséquences. (*En rejetant très haut la tête*) C'est ça ! Je suis né pour rien ! J'ai été occupé à mourir toute ma vie.

(*Au défunt*) C'est d'ailleurs pour cela que je peux tout encaisser. Dieu a béni ma patience. Ce que je ne peux endurer c'est l'absence de l'humain. Je me passionne pour les êtres. Comment t'expliquer ? Je crois que ce qui m'attache à l'homme, ce sont ses petites misères. Je t'assure que parfois, je voudrais enserrer dans une seule étreinte tous les hommes de ce monde, mais je n'ai pas de perspicacité ni de malice. (*Il se met debout*) J'ai passé mon temps à m'excuser pour tout le mal que les hommes m'ont fait et pourtant, pff ! C'est comme ça, ils m'attendrissent, me bouleversent, me touchent. Que veux-tu ? Il y a des moments où j'aime la vie et ses vivants.

*Indolent, Ruperto traverse la scène jusqu'à l'avant-plan. Un temps de silence gêné. Il revient sur ses pas et d'un geste maladroit, il fait tomber un objet en même temps qu'il pousse un cri pénible. Après il bat des mains et reprend son calme en haussant les épaules.*

Tout est faux, même la peur ! Pourtant, j'ai l'impression d'être glacé par la terreur. Cependant, ce qui m'inquiète encore plus c'est le pouvoir, à force de vivre seul, j'ai perdu la notion de la distance qui doit séparer un citoyen de celui-ci. Le pouvoir c'est la négation de moi ! Bien entendu, reste à savoir si cette vieille patraque ne fera pas de difficulté pour admettre ses origines illégitimes. (*Il s'applique à remettre en place les objets qu'il trouve par terre. Un temps*) Qui suis-je ? De quoi suis-je coupable ? Quelle force, Ruperto, t'a-t-elle traîné jusqu'à cette impasse ? Je l'ignore ! (*Pause*) Seulement voilà ! Je suis une victime, mais je ne sais pas de qui ni de quoi ! (*Il trotte maintenant, les bras ballants, autour de la pièce*) Oui, non, oui, non, oui, non, oui, non, oui... oui-oui-oui-oui-oui- (*Il hurle*) Nonnnn-non ! (*Il s'arrête*) Quel soulagement !

Je n'aime pas l'affirmation ! Elle est toujours inutile. (*Au mort, sur un ton de reproche*) Tais-toi ! Tu ferais mieux de dormir ! Je déteste les morts éveillés ! (*Il regarde derrière lui*) Sais-tu ce que je pense ? (*Il regarde partout*) Le pouvoir est un vrai malheur. Impossible de se fier à lui. Il impose, règle, dicte, conditionne ses codes, ses symboles, ses principes, ses méthodes, ses règlements, ses cérémoniaux et encore mille diables que ma mémoire oublie. (*Riant entre ses dents*) Mauvaise chose que le pouvoir au milieu des citoyens. Au nom de la liberté, il n'accepte jamais le verbe pouvoir dans nos bouches : Je peux, tu peux, il peut, nous pouvons, il n'en est pas question ! (*Pause*) Que faire ? Figure-toi que je ne sais pas d'où vient le pouvoir, je sais seulement qu'en lui se lovent comme une gangrène, le mandat, la mission, l'autorité, la commission, la puissance, l'hégémonie, la prépotence, la répression, le diktat, la délation, la guerre, la bombe atomique, et tout ce que tu voudras y ajouter. Et tout ça, au nom de quoi ? De la Démocratie, mon vieux naïf (*Un temps*) Eh oui ! Le pouvoir est une drôle de tique : il suce ma substance, mon cerveau et ma moëlle. Je me demande ce qu'il fera quand je serai un cadavre.

*S'asseyant, les yeux sur la porte, il pose ses mains derrière son crâne.*

J'ai mal, j'ai la tête en feu, j'ai dû prendre froid. C'est étonnant ! J'avoue ne guère aimer cette porte et pourtant, elle signifie je ne sais quoi. Enfin, ça peut aller... je ne veux plus y penser. (*Après un temps*) Mon cher mort, que veux-tu que je te dise ? Je suis pour le désordre mais j'admets, face au pouvoir, ma

totale dépersonnalisation. Pourquoi ? Peut-être, parce que je suis assez détérioré pour cela ou peut-être, parce que j'ai déformé ma vie ou peut-être, parce que l'usure sociale l'a voulu ainsi. Je ne peux faire mieux, non ? *(Silence)* Certains jours je me demande jusqu'à quand nous supporterons le pouvoir divin, le pouvoir de l'univers, le pouvoir de la nature, le pouvoir... oh ! Zut ! à quoi cela m'avancerait-il de le savoir ?

*(Au défunt)* Qu'est-ce que tu en penses, toi ? *(Silence)* Pff ! C'est trop commode d'être mort ! Vraiment, ça ne te dit rien le pouvoir de l'argent, du prestige, de la culture et même de la bêtise avec ses arrivistes, ses roublards, ses astucieux et débrouillards ? *(Silence)* Tu m'étonnes ! Tu n'es qu'un décédé innocent, mais tu penses que c'est moi le béat, le godiche extravagant, n'est-ce pas ? *(Pause)* Eh oui, je le sais ! Le pouvoir est encore là et tout ce que j'ai dit n'y change rien. Certes ! Mais qui en profite ? Moi ? Lui ? Elle ? Vous ? Nous ? Non-n-non ! Les seuls à en profiter, ce sont EUX ! *(Il montre du doigt la porte)* Toi, tu n'as qu'à dire : je m'excuse d'être.

*Au bout d'un moment de réflexion, il se lève, regarde autour de lui et, mal dans sa peau, se dirige vers un recoin de la pièce où se trouvent les ustensiles de ménage. Là, il allume le réchaud et met à chauffer un peu d'eau. Pendant ce temps, il enlève ses pantoufles en fredonnant, verse l'eau tiède dans une cuvette qu'il avait préparée à l'avance et, s'asseyant avec une espèce de mollesse pleine de bien-être, il y plonge ses pieds.*

Ahhhh ! C'est bon ! Comme ça soulage après une journée pareille, ça rend le squelette moins pesant. *(Il clapote des pieds dans l'eau)* Cela dit, je me force pour avoir la paix mais ne peux jamais y parvenir. Je cède toujours à l'agitation. C'est ma façon de m'oublier. *(Un temps)* Il est exact aussi que je cours souvent dans mes rêves afin de me fatiguer. *(Il baille)* Je sens déjà que je vais courir... je suis en forme... Le chemin est encore assez confus dans ma tête... *(Voix endormie)* je préfère regarder... de loin, les passants empressés, les promeneurs en hâte... par contre, j'aime les insomniaux étendus sur leurs lits ou les solitaires appuyés au bord de leurs fenêtres. C'est beau !... Ils me donnent la sensation d'insulter à distance le bon sens des braves gens pressés de rentrer dans leurs pénates. *(Il fait des efforts pour se ressaisir)* Le rêve c'est aussi un mensonge. *'Se lève brusquement)* Hein ? Il faut adhérer à la vie... oui ! C'est ce qui est le plus proche de nous. *(Il se rassied puis, au défunt)* Dis ! Tu n'as pas besoin de repos, toi ? *(Silence)* Pourquoi ne vas-tu pas passer quelques semaines au Pays des Merveilles ? Parmi les fées tu pourrais te détendre...*(Soudain, il tend l'oreille vers la porte)* Ah, non ! Ne vous avisez plus de revenir ici ! *(Silence inquiet)* Vous savez ? Je suis insensible à la peur. J'ai le cerveau fermé.*(Un temps)* Bah ! Il n'y a personne ! Je ne pense jamais, j'imagine. C'est peut-être mon secret, ma défense. *(Pause)* Brrr ! L'hiver est mauvais pour les pauvres. On vieillit, on se froisse dans cette hibernation.

*Après un long moment de méditation, il rit malgré lui.*

je sais tricher aussi bien qu'EUX mais, cela ne m'empêche pas de trembloter de peur ou de souffrance, quoique souffrir à notre époque, il paraît que ce n'est pas grave, ni intéressant. *(Au mort, changeant de ton)* Tu as une mine superbe, tu sais ? C'est la plus vivante que je connaisse. Peut-être l'as-tu méritée. *(Il se réchauffe les mains contre ses bras)* Quand m'habituerai-je au froid ? je gèle ! *(Il piétine dans la cuvette)* Oh ! Que c'est bon ! Je me sens un autre homme ! Je suis l'image même de la santé, n'est-ce pas ? *(Désignant la porte)* Il veulent encore nous avoir. Maudits ! *(D'une voix accablée)* Mon cher cadavre, je voudrais que tu puisses me sauver. Ce que j'essaie de te dire c'est que je n'arrive pas à être seul, je veux dire, enfin, je t'ai déjà dit que la solitude est une confidente très dure d'oreille ; c'est comme si on parlait à une sourde de compagnie. Tu comprends ? *(Tout ce qui suit est dit à mi-voix)* Pff ! C'est terrible d'embêter quelqu'un qui ne sait plus si demain sera encore demain. En tout cas, j'ai déjà dit tout ce qu'il fallait. Je n'ai plus rien à dire. *(Pensif)* C'est triste, mais il savoir se taire. *(Il regarde autour de lui)* Est-ce qu'on peut se taire quand on est seul ? Comment ?

*Ruperto saute de la cuvette et, avant de remettre ses pantoufles, s'essuie les pieds avec un chiffon qu'il a trouvé par terre.*

Tout va bien ici ! Je suis gai ! Seulement voilà, je n'ose plus me supporter. Et puis, je ne sais même pas si je vais me préparer à être tendre avec je ne sais quelle mauvaise pensée dans la tête. Eh bien, puisque c'est comme ça, je m'en réjouirai plus tard. En attendant, je vais être obligé d'inventer ma vie, même si

le temps refuse de rester avec moi.

*(Il se tourne vers le cercueil)* A quoi penses-tu ? *(Silence)* Hou ! Tu dors ? *(Un temps)* Bientôt, je vais te flanquer en sépulture, tu vas voir ! *(Au bout d'un long moment)* Cela paraît incroyable mais j'ai envie d'uriner ! Le mur des pissoirs m'attend. Si tu veux m'accompagner, allons-y ! *(Bref silence)* Qu'est-ce que tu dis ? Les voisins ? Bof ! Si tu savais ce qu'ils pensent... et puis, selon ma coutume, je suis absolument dans mon droit, non ?

*Parmi tous les disques qui sont éparpillés, ça et là, il en prend un au hasard.*

Cher cadavre ! Pour oublier cette nuit de deuil, tu peux faire ton bonheur avec ça.

*Il met le disque sur le pick-up, puis se dirige vers la porte et l'ouvre lentement.*

Ça te fera ressusciter, j'en suis sûr ! Reste bien immobile si tu désires écouter en paix. C'est bien ! Bon ! Je reviens tout de suite, ne t'en fais pas.

*Très méfiant, Ruperto sort la tête à l'extérieur et quitte la pièce, sur la pointe des pieds, comme s'il se cachait. L'adagio du Quintette à Cordes n°5 en Sol Mineur de Mozart, envahit le plateau.*

## Du deuxième moment

*Même décor. Au bout d'un instant, la musique s'arrête et l'aiguille commence à dérailler sur le sillon du disque.*

*Ruperto ouvre la porte, la referme sans bruit, jette un regard inquiet tout autour de lui, comme s'il craignait que quelqu'un fût entré pendant son absence. Un temps.*

*Il relève le bras du pick-up, avant de se diriger vers le résuit qui sert de placard. Là, il tire le rideau, scrute l'intérieur et recule, effrayé. Il revient pour scruter de nouveau.*

*Convaincu qu'il n'y a personne, il se déshabille lentement. Dépouillé de son vieux complet, il reste en sous-vêtements. Son attitude frileuse et ses caleçons longs lui donnent un aspect ridicule.*

### RUPERTO

Avant tout, je veux être respecté, que diable ! Je veux me redonner foi en moi-même ! (*Digne mais jovial*) Est-ce que je n'ai pas le droit d'avoir des scrupules ? Après tout, on peut être heureux sans rien qui vaille. Il me semble que je suis très beau maintenant. Autrefois c'était le contraire. (*Il regarde la porte du placard*) Au nom du ciel, je ne veux plus vivre sous la menace ! (*L'air inquiet*) C'est à dire que... j'aimerais bien banaliser ma vie mais... (*Il sursaute*) Qui est là ? (*Silence*) Qu'est-ce que j'ai encore fait ? (*L'index menaçant*) Tenez-vous tranquille ! J'ai l'œil sur vous ! (*Tout excité, il brandit son poing*) Ne m'obligez pas à utiliser la force, hein ? La ruse c'est aussi mon fort. Parfaitement ! (*Cachant son embarras, Ruperto marche d'un côté à l'autre*) Toi alors, tu es un drôle d'imbécile... que veux-tu que ce soit... c'est désolant à la fin... toute cette peur n'a pas de sens... et tu le sais... alors, à quoi bon ? Je ne te comprends plus, Ruperto ! (*Rassuré, il remonte vers le fond*) C'est fini, bien fini ! Je me sens en sécurité et je n'ai pas envie que les militaires se payent ma tête. (*Adossé au mur, il observe la porte*) Hé ! Inconnu ! Qu'avez-vous à dire ? J'écoute. Eh bien, parlez ! Vous vous foutez de moi ? (*Silence*) S'il vous plaît, ne recommençons pas, je ne pourrais plus le supporter, il faut me croire... (*Il tressaute*) Qui c'est ? Qui va là ? (*Pause*) Ne plaisantez pas, va ! Parlez plutôt, afin que je sache si vous êtes bien celui qui me harcèle tous les jours. (*Il regarde autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un*) Venez ! Je vais boire à la santé de la brutalité. Vous avez entendu ? J'ai dit... de la brutalité ! (*Silence*) Si vous ne réagissez même pas à cela, alors tout est absurde. A quoi bon la victime ? A quoi bon le bourreau ? (*Un temps*) Surveillant ! Ça va ? Vous êtes encore là ? (*Silence*) Bof ! Voyez-vous, vous êtes bien celui dont j'ai besoin pour avoir bonne conscience. Je vous assure que c'est vrai. Que voulez-vous ? J'ai l'esprit tordu à force de vouloir survivre. D'ailleurs, je crois que c'est Shakespeare qui disait : "La conscience n'est qu'un mot utilisé par les lâches pour contraindre les forts à la crainte." Il avait raison. Eh bien ! Qu'allez-vous faire maintenant que vous êtes au courant de ma mauvaise foi envers vous ? Vous partagez avec moi la cruauté ? (*Se précipitant vers la porte*) Alors quoi ? Vous partez déjà ? Où était le mal ? Dans la lucidité d'avoir confessé ma perversion ? Crotte ! Vous n'arrêtez pas de m'interdire ! Pff ! Il faut vivre la solitude oui, mais toujours seul !

*Ruperto, penché en avant, va d'une extrémité à l'autre de la pièce. Un temps. S'asseyant, il ne quitte pas la porte des yeux, puis il se retourne tristement pour regarder le cercueil. Son visage s'attendrit. Soudain, avec un soupir las, il se lève en se tordant les mains. Peu à peu, il se met à fredonner l'air d'une vieille chanson. Ensuite, secouant la tête, fort inquiet, il regarde de nouveau la porte.*

Vous vous obstinez encore ? Je viens pourtant de vous expliquer sans malice, ma saloperie d'innocent. Nous sommes des complices, monsieur, soyons donc solidaires jusqu'au bout de la lâcheté. Pour quoi faire ? D'abord pour mettre en évidence les imposteurs de la pitié ensuite, pour éructer nos certitudes immondes lorsque l'angoisse vient du côté qu'on ne surveille jamais ?

*Long silence. Ruperto se frotte les mains tout en cherchant quelque chose autour de lui. Rien. Alors, il tambourine des doigts sur sa tête. Aussitôt après, il lance au port un psst ! d'appel.*

Tu dors ? Je serais curieux de savoir si tu vas m'ennuyer avec tes rêves ? *(Pause)* dis donc ! Je te plains tu sais, car il n'y a rien de plus triste qu'un mort raté. Heureusement, je me sens à présent, un drôle de fossoyeur. Je vais te consoler, mort singulier. J'essaierai de me mettre au travail, mais il faudra d'abord que je calcule tes dimensions. *(Il rit)* Tu es prêt ? Tu vas voir. Tu seras bien entassé, bien au chaud sous cette bonne terre de nos ancêtres. Non ? Tu refuses ? *(Irrité sans raison)* Eh bien, quoi ? Je crèche aussi dans cette boîte et j'ai autant le droit que n'importe qui de dire ce qui me plaît.. *(Brutal)* Hé, toi ! Je te parle ! Où es-tu ? Tu ne fais plus partie de moi ? *(Se retenant)* C'est bon, je ne t'offenserai plus. *(Ironique)* Dis ! Tout se passe comme tu veux dans ta coque ? Le dos te fait mal ? Alors, pourquoi tu restes dans cette position ? Hisse-toi ! Comme ça, tu seras plus frais au moment de t'enterrer. *(Pause)* Tu es fâché ? Tu ne le sais pas ? Enfin, le roi n'est pas ton cousin que je sache.

*Las de "parler" avec le défunt, il va vers le lit, s'étend de tout son long et tire la couverture sur sa tête. Un temps.*

Mais, d'où vient ce silence vrai ? Ce n'est pas mon silence ni le tien, c'est quelque chose d'autre. *(Frap-pé par cette pensée soudaine, il se met debout)* Qu'est-ce que ça peut bien être que ce silence là ? *(Ses yeux s'allument de malice)* Mais non, ce n'est rien ! rien que tu puisses comprendre ma chère dé-pouille.

*(Il fait une grimace puis, comme s'il se parlait à lui-même)* Etre en sécurité, quelle situation, rien ne s'y passe. Le plus terrible c'est à partir de minuit, juste quand la réalité fait des reproches aux rêves ou quand les pièges de la confiance sont tendus. Quels ferments de danger il y a dans l'ordre. C'est sans espoir.

*Déçu, Ruperto jette un regard mi-accusateur, mi-agacé au cercueil et passe à autre chose.*

Je suis avec le diable. Si je ré&fléchis aux secrets des dieux, c'est parce qu'ils dissimulent mal leurs révélations de pacotille. En ce qui concerne l'homme, sans conteste, il est né pour se survivre, sachant qu'ainsi, du moins, les vérités des dieux n'auront pas l'occasion de lui faire mal ou de se moquer de lui. *(Avec solennité)* Dire l'indicible de nos cachotteries, voilà le véritable mensonge !

*Lentement, Ruperto commence à ramasser les objets éparpillés. Il fait semblant de mettre sa chambre en ordre. Un temps.*

Ce n'est pas dans mes habitudes de plier devant la saleté mais, c'est ainsi qu'on va à la propreté. *(Un temps)* Ciel, c'est dégueulasse tout ça ! La vie se dégrade selon le principe du temps. C'est moralement une nature morte, bien que sophistiquée. Tant pis ! *(Se redressant, au mort)* Cher disparu, je ne sais pourquoi, en te voyant où tu es, je pense soudain à Quique. Tu sais qu'ils l'ont tué, non ? Et tu sais pourquoi ? Pour écraser ma tendresse. Voilà ! *(Silence)* Mon pauvre Quique ! Tu sais bien comme il était sensible, rêveur et plein d'humour. Il te ressemblait, quoi ! Ah ! Oui ! Quel toutou si rare ! *(Pause)* Il n'y a plus de chiens comme ça, moitié bichon maltais, moitié teckel à poil ras. Tiens ! Ça me rappelle qu'Adelina a beaucoup pleuré sa mort. Elle l'aimait à sa façon, pas tant que moi, bien sûr. *(Dans les nuages)* Adelina ! *(Sifflement d'admiration)* Où peut-elle bien être ? dans quels tracas est-elle en train de gémir comme elle en avait l'habitude lorsque je la baisais sous l'ombre des arbres en pleine sève ? *(Il se remet à ranger)* Ah ! cette coquine, couleur d'ébène, était vraiment insatiable. *(il rit)* Tu te souviens ? Toi et moi, ensemble ou séparément, nous n'avons jamais pu satisfaire ses ardeurs, hein ? *(Haussant les épaules)* Je crois bien qu'elle avait logé le diable dans sa chatte vorace mais tendre. Ah, oui ! J'y ai songé longtemps.

*Des chiens aboient au loin et le train siffle une fois de plus. A cet instant, Ruperto semble paralysé. Brusquement, on entend des voix dans la rue. Pris de pa-*

*nique, il va vers le réduit qui sert de placard, en tire le rideau et se cache derrière. Long silence. Les voix disparaissent. Timidement, il commence à se montrer puis, en hâte, se précipite au pied de son lit. Après un temps, il se met debout en retrouvant ses esprits.*

C'était bien lui ! Il a encore gagné son pari : je ne peux plus l'éviter. *(Pause)* Je suis persuadé qu'il s'était déguisé pour mieux m'avoir. *(Il jette autour de lui un regard qui exprime l'étonnement)* Serait-ce vrai ? On dirait qu'il se rit de moi. C'est bête ! *(Un temps)* Je n'ai jamais vu de ma vie perdre autant de temps pour rien. *(Il hoche la tête)* Cela risque de continuer. C'est un spécialiste de la peur celui-là. *(Une pause)* Brrr ! J'ai froid ! *(Il met un pardessus aux larges épaules et en relève le col)* Quel malheur ! Je n'ai pas le courage de confronter mon rêve à cette réalité. Je ne sers plus. Je suis devenu inutilisable car, dans ce pays, j'ai déjà rempli ma mission de pauvre diable.

*(Le regard fixé sur la porte)* Je sais que vous m'entendez, je vous sens *(Avec dégoût)* Vous imaginez ma joie, non ? *(Silence)* En tout cas, souvenez-vous que Dieu nous a quittés pour toujours et surtout, souvenez-vous que c'est votre Dictateur qui l'a foutu dehors. Tel maître, tel disciple, n'est-ce pas ? *(D'un air grave)* Ne craignez rien mais, si vous ne voulez pas courir le même risque, méfiez-vous ! C'est ce que nous faisons, tous !

*Incapable de dominer sa colère, il marche d'un côté à l'autre, comme s'il se promenait. Un moment puis, avec un ton de narrateur.*

En cet instant, je parcours les rues d'un village perdu. C'est le printemps. Je m'arrête en face d'une vitrine de jouets et je choisis une poupée pour la donnée à la première fillette que je rencontre. Elle me sourit. *(Il sourit aussi)* Alors, un goût de province se répand en moi. *(Il fait des gestes expressifs selon la phrase)* Toutes les portes des maisons blanches sont ouvertes. L'odeur du soleil vient de la mer comme une mouette d'air frais. Maintenant, les filles à peau brune dansent des paso doble à l'ombre des palmiers sans cesse agités tandis que les garçons chantent des complaintes. Le soir tombe. Dans les cours terreuses, j'entrevois des vieilles dames égrainant des épis de maïs dans des corbeilles d'osier. Je leur dis : Bonsoir ! Elles me répondent : Que Dieu protège votre chemin ! Ah ! Tout est tendre ! Une suavité rurale de bonne maman imprègne mon corps. A ce moment, les uns me reçoivent avec des grappes de raisin ; les autres, avec des carafes de vin râpeux mais bouqueté. Je remercie, le cœur dans la bouche. *(Un temps)* Et maintenant, pour le seul contentement d'être au milieu d'eux, je m'assieds près du plus âgé afin de l'écouter raconter l'histoire de cet inconnu qui voulut un jour, dérober l'unique rivière du village.

Drôle de légende ! Il est tard. Je me lève, les bras tendus et leur dis merci. De rien, me répondent-ils à l'unisson. Ne manquez pas de nous rendre visite quand vous reviendrez avec toute la beauté de vos chemins, me dit celle aux yeux d'émeraude. Un jour, dis-je, je reviendrai, je vous assure. *(Un temps)* A présent, par les sentiers pavés qui donnent l'impression de faire la sieste de l'après-midi, je m'en vais vers la colline afin de pouvoir embrasser le ciel. *(Les yeux fermés, il se serre entre ses bras)* Le ciel est sensuel et chaud comme une femme !

*Fatigué de se "balader", Ruperto finit pas s'asseoir à côté du défunt.*

Ouf ! J'ai eu juste ce qu'il fallait pour m'échapper un peu. C'est dur devant la réalité, mais je suis un rêveur-né, malgré l'illusion qui se volatilise sous le nez.

*(L'air plutôt stupide, il s'adresse au mort)* Dis ! les morts rêvent-ils aussi ? *(Silence)* A t'entendre on dirait que tu manques d'existence. *(Il sourit puis, se grattant la nuque)* Vraiment, je ne sais pas comment cela se passe là-haut *(Il montre le plafond du doigt ensuite, montrant le sol)* ou, peut-être, là-dessous. Tout dépendra de tes péccadilles, n'est-ce pas ? En voilà un souci ! Tu sais ? Avec Saint Pierre il n'y a guère de combine. Fais gaffe donc, avec le Jugement dernier.

*Après quelque hésitation, Ruperto se met à tourner autour du cercueil. Un temps.*

*Soudain, il le bénit et l'encense tout en agitant un encensoir imaginaire.*

J'ai tout de même une âme moi aussi et je ne l'ai pas oublié. Je peux t'en fournir des preuves. Pour commencer, je vais célébrer la messe des morts pour toi. *(Il s'apprête, d'une manière cérémonieuse, à dire ladite messe)*

In nomine patris, et filii, et spiritus sancti. Amen.

Le Seigneur soit avec toi et avec ton esprit. Que les paroles de l'Evangile effacent tes péchés inexprimables.

*(Il entonne et récite les phrases comme un prêtre pendant une messe chantée)*

Kyrie, éléison. Christe, éléison !

*(Il salue les "fidèles")* Dóminus vobiscum ! Et cum spiritu tuo ! Orémus !

Flectámus génuá ! *(Il fléchit les genoux)* Prions !

*(Il bénit le cercueil)*

Seigneur, daignez préserver notre Dictateur et exaucez-nous, en ce jour où nous vous invoquons !

*(Il montre le cercueil)* Ceci est mon corps ! Rendons grâce à Dieu !

*(Il se "lave" les mains)*

Pilate leur dit pour la troisième fois : Mais quel mal a-t-il fait ? Je ne trouve en lui rien qui mérite la mort ! *(Il s'incline)* Ora pro nobis !

*(Il se frappe la poitrine en toussotant vivement)* Orémus ! Délivrez-nous, Seigneur, de tous les maux et donnez-nous la paix, vite !

*(Bâillement d'ennui très bruyant)*

Domine, salvam fac rempublicum, autrement dit, Seigneur, daignez préserver l'Etat et ses dirigeants, Per Cristum Dominum Nostrum. Amen !

*(A voix basse)* Sainte-Eglise, voilà comment vous êtes ! Enfin ! Deo grátias per omnia sæcula sæculorum. Amen ! *(Ruperto donne sa bénédiction puis, il bâille encore)* Eh bien... j'en ai assez ! Ite, missa est ! *(Il s'esclaffe).*

C'est vraiment bête ! j'ai raté ma vocation ! *(Au défunt)* Comment te sens-tu à présent, hein ? Le Seigneur est avec toi ? Oh, là, là ! Fais gaffe ! Tu sais ? Il est bien capable de te rendre la vie à nouveau. Tu t'imagines un peu ? Adieu la tranquillité ! *(Il rit)* En tout cas, je t'avais promis qu'avant de t'en aller, il ne te manquerait rien. Tu vois ? Tu as eu ta belle Messe de Funérailles. Tu dois t'en réjouir, non ? Eh bien, applaudis ! Tu es l'invité d'honneur ! *(Silence)* Bah ! Tu as la voix glacée !

*L'air absent, Ruperto reste silencieux puis, il gagne l'arrière-plan et se met à gambader. Un temps.*

*(Essoufflé)* Ce n'est que dans la fatigue qu'on trouve le repos ! *(Pause)* Pff ! Ma vie ne mérite aucune sorte d'excuse, elle s'est heurtée depuis toujours à quelque chose d'inébranlable, mais quoi ? *(Contre le mur)* A qui appartient la mystification ? Aux simples d'esprit ? c'est, peut-être, pour rendre hommage à la crédulité. *(Il se retourne)* Maintenant, il faut que je pense, puisque c'est interdit. Je souffrirai plus tard les conséquences de cette audace. *(Il va vers la porte)* Je pense, moi aussi, et j'en profite. De quel droit ?

Je vais vous paraître bizarre, mais je possède un cerveau, monsieur, et si vous voulez, il est à votre disposition. Vous n'avez pas besoin de vous en servir ? Cela ne m'étonne plus ! *(Silence)* De toute façon, avant de disparaître, mon dernier cri vous poursuivra comme un silence qui ne finira jamais et alors, vous vous sentirez seul, bourrelé de remords mais sans victime.

*Il reste un moment immobile puis, se grattant la tête, se dirige vers le cercueil.*

Dis ! Le diable ne veut pas encore de toi ? Je suppose que Dieu non plus ! C'est triste le rejet, n'est-ce pas ? *(Silence)* Va ! Nous avons assez d'imagination pour faire tout ce que nous voulons. Il n'y a pas d'interdits dans nos têtes. *(Souriant, Ruperto s'assied près du mort)* Humm !... Heu... *(Il cherche ses mots)* Je vais me faire beau pour toi. Tu le mérites ! *(Il réfléchit)* A propos, sais-tu que j'ai passé une grande partie de ma vie à avoir honte de la façon dont je m'habillais ? C'étaient surtout des femmes qui s'apercevaient de mon inélégance. Tu n'as aucun goût ! Tu te fagotes comme un déguenillé, me disait toujours la Luisiana quand elle n'avait pas envie de coucher avec moi. Mal accoutré, bien entendu, je lui répondais : Je suis désolé ma poupée chérie, mais que veux-tu que j'y fasse ? J'avoue ne rien connaître à la mode, par contre, je suis imbattable lorsqu'il s'agit de te faire bouger les fesses, non ? Alors, On ne peut pas tout avoir, ma jolie. *(Pause)* Mon Dieu, les femmes ! Tout le monde devrait les aimer. Elles sont réconfortantes ! *(Il soupire profondément)* Quelle autre compagnie pouvons-nous imaginer pour l'homme, je me le demande ? *(Silence. Soudain, malgré lui, il sursaute)* Qu'est-ce que c'est ?

*A pas comptés, Ruperto s'avance jusqu'à la rampe ;*

*là, à quatre pattes, il scrute la fosse d'orchestre. Un temps. Il se lève en hâte et revient vite sur ses pas.*

Hé ! Persécuteur ! J'aimerais savoir ce qui vous intéresse tant. *(Pause)* Vous feriez mieux de vous en aller ! Allez ouste !

*Ruperto fredonne un instant, faisant des yeux, le tour de la pièce. Ensuite, furtivement, il tourne autour de son logement, l'index pointé en avant. Il donne l'impression de poursuivre quelqu'un. Chaque fois qu'il se baisse pour éviter les "balles" de l'adversaire qui n'existe, bien entendu, que dans son imagination, il répète : Pan ! Pan !*

Pan ! Pan ! Vous n'avez qu'à filer à toutes jambes ! Vous avez peur, n'est-ce pas ? Tant mieux ! Cela minera, encore plus, la réputation de votre sale confrérie de tueurs ! Pan ! Pan ! *(Silence)* Hé ! Tireur d'élite ! Vous êtes encore debout ? Vous allez tomber, oui ou non ? *(Un temps)* Je veux votre peau ! Pan ! Pan ! Je vous avais prévenu, non ? *(Silence)* Vous êtes mort ? *(Il rit)* Déjà ? *(Inquiet, il s'arrête de jouer)* Qu'y a-t-il ? Vous me fuyez ? Allons, soyez raisonnable, reprenez vos esprits ! Ne me dites pas que vous êtes mort pour de bon ! Ce serait vraiment la fin de tout ! Et puis, à quoi cela me servirait-il ? *(D'une voix tremblante)* Dites-moi, pourquoi voulez-vous me priver de mon statut de victime ? J'ai besoin de le cultiver, moi ! C'est ma seule défense devant celui qui me poursuit, en l'occurrence, VOUS !

*Allant vers le fond, Ruperto s'agenouille face au mur et se met aussitôt à le tâtonner, les yeux fermés.*

Seigneur, je suis navré de vous causer tant d'ennuis mais, je crois que vous devriez me débarrasser de cet épouvantail. Il m'abîme ! *(Silence)* Ne croyez-vous pas qu'il faudrait lui faire sentir que vous êtes aussi impitoyable ? Non ? Préféreriez-vous ne pas intervenir ? Pourquoi ça ? Complicité oblige ? *(Il reste agenouillé priant à voix basse)* Oh ! Ça suffit Ruperto ! *(Il se met debout)* Lève-toi, va ! Ce qui vient de se passer n'est qu'un instant de bigoterie. Il y a des jours où j'ai de la fierté, que diable, et je n'ai aucune raison de la cacher. Je suis un être humain, encore que je n'arrive pas à trouver ça drôle. Et puis, pour tout dire, je ne me plains pas. Je crois que celui qui n'ose jamais se hasarder au-delà de ses propres forces périt sous les effets de la peur. *(Il tourne vivement la tête et fixe la porte du regard)* Ah çà ! Je tremble quand je pense que cette audace me coûtera cher. *(Il ne peut résister à l'envie d'éclater de rire)* Je suis trop drôle pour être sage ! *(Il regarde partout)* En ce moment, une chose est sûre, c'est que je suis complètement seul. Dieu soit loué ! *(Pause)* Tout cela est à moi et je peux gueuler si ça me chante. Vas-y donc Ruperto ! *(il hurle)* Aiiiiiiiie ! *(Soulagé)* C'est bizarre, je ne me sens plus malheureux. Quelle désillusion pour mon persécuteur ! C'est magnifique ! A partir d'aujourd'hui, je ne me laisse plus duper par l'appréhension.

*Après un temps, Ruperto jette un regard plein de tendresse au cercueil puis, se laissant tomber sur lui, il le serre comme dans une étreinte. Long silence.*

Mon cher ami, mon pauvre ami ! Comment te sens-tu ? Comment vont les choses par ici ? Pour toi, cela n'a aucune importance ? Eh bien ! par contre, je ne sais plus où j'en suis. Ma vie va lentement, je ne sais où ! Je n'ai pas d'autre pensée en tête depuis que je suis né ! Voilà. *(Il se redresse en levant les bras)* Mon Dieu, j'ai faim ! C'est toujours comme ça ! *(Pause)* Je parie que tu ne connais pas ce genre de besoin, hein ? *(Silence)* Moi, être singulier et irremplaçable, je ne cesserai jamais d'avoir faim. C'est un bien mauvais service que la vie m'a rendu là ! Enfin !

*(Il recule et se laisse tomber sur une chaise)* Tout se répète ici avec une invariable régularité : les après-midi d'automne, l'insistance de la poussière, la lenteur du soleil sur les toits, l'averse encore lointaine et le rémouleur qui passe en criant : haches, ciseaux, couteaux, vite, le rémouleur s'en va !

*(Frappant du poing sur le cercueil)* Hé ! Que ressens-tu ? Crois-tu vraiment qu'il y a une exigence de désordre et de brusquerie dans ce pays dont les hommes sont constamment en lutte contre la fatalité ? *(Silence)* au nom du ciel, dis quelque chose ! *(Pause)* c'est tout ? je n'aime pas tes manières, cesse donc de m'agacer ! *(Il bougonne)* S'il continue à se taire, je deviendrai fou. Quelle folie ! *(Il se lève, hésite, et se rassied)* Dans ce pays, rien ne presse lorsqu'il fait beau. la criée des vendeurs ambulants, par exemple, a un goût de monotonie venu de je ne sais quel jour de l'enfance. j'ai l'impression parfois que la tendresse se vend un bon prix sur les marchés :



- Ma p'tite Madame, achetez-moi ces pêches caressées par les étés de jolie province.
- Hé ! Ma bonne Dame, prenez un petit peu de poisson ! Regardez-les, ils ont tout frais ! Ils se sont échappés de la mer rien que pour vous !
- Pain, pain ! Les petits pains tout chauds pour avoir la paix au ventre.
- Cacahouèèèèèèètes ! Bien grillées les cacahuètes ! Cent sous seulement, parce que c'est vous ! Goûtez-y ! C'est du nanan !

Ah ! C'est bon, tout ça ! J'aime l'air salubre des humbles ! Avec eux, tout me va ! Ça me va le conteur qui m'embrasse de loin avec son : Il était une fois. Ça me va, le vieux boiteux qui chante quand il veut, les tangos que seul Gardel savait si bien chanter. Ça me va, la belle mulâtresse habillée de percaline amidonnée qui froufroute lorsqu'elle passe en balançant ses hanches prometteuses. (*Silence*) Cela signifie-t-il que j'ai le mal du passé ? (*Pause*) C'est, peut-être, un regret d'on ne sait quoi ! (*Un temps puis, agacé*) Où désires-tu aller, Ruperto ? Dans quels recoins du souvenir t'arrêteras-tu ? (*Le visage en alerte, Ruperto joint les mains derrière son dos*) Je voudrais être ailleurs. J'aimerais être avec Abel pour lui servir de Caïn ou avec le Christ pour lui servir de Judas. Il faut toujours qu'il y ait un bon salopard afin que les Ecritures s'accomplissent, non ? (*Sur un ton geignard*) Mon cher mort ! J'ai de la joie mais je dois me contredire, comme d'habitude.

Oui ! Au fond, la contradiction nous permet d'exprimer les idées qui nous préoccupent sans leur donner trop d'importance. C'est bête, mais passer pour un idiot est l'une des vertus de notre époque et je manifeste là, l'opinion d'un spécialiste. (*Un temps de réflexion*) J'ai tout oublié ! Parfois, j'essaye de me rappeler mon futur mais je ne sais plus dans quel but. (*Pause*) Je dois penser plutôt à l'éternité du néant car rien n'y manque. (*Au mort*) Mon cher, je m'ennuie ! Qu'allons-nous faire ? Nous étonner mutuellement ? (*Silence*) Ma foi, puisque ma vie est ainsi faite, tu devrais au moins me consoler avec un peu de distraction d'outre-tombe. Qu'en penses-tu ? (*Il rit sans conviction*) Mon cher défunt, euh... c'était une blague ce que je viens de dire... tu sais, un vivant ne vaut pas la peine et, si quelquefois, je suis désagréable avec mes mauvaises plaisanteries, il faudrait tout de même que tu comprennes parce que, euh... bien sûr, m'avoir supporté comme tu l'as fait sans une plainte, c'est vraiment chic de ta part mais, qu'est-ce que tu veux ? Je ne peux me défaire de toi : tu m'occupes, tu m'inventes quand je n'existe plus. (*Lui tendant la main*) Crois-moi ! Le besoin que j'ai de toi est vital et c'est pour cela que ta mort me désole, me rend au silence que seule ma solitude connaît. (*Tristement*). As-tu écouté dans les nuits, la persistance de mes cris ? c'est une confusion de paroles non-dites, n'est-ce pas ? Tu comprends maintenant ? Eh oui ! Nous les vivants, nous vivons sans vivre.

*Ruperto remet de l'ordre dans ses traits et regarde le cercueil avec bonhomie. Un temps.*

Ce qui importe à présent, c'est que je sois là pour te veiller, t'accompagner, te donner un peu de chaleur humaine. Tu n'iras pas de l'autre côté sans veillée, sans musique ni absoute. Ça non ! Si tu as vécu seul toute ta vie, tu vivras ton éternité de mort avec moi. Fais-toi donc à cette idée. (*Regard mi-souriant*) j'ai foi dans notre avenir et le hasard n'a plus le droit de faire quoi que ce soit sans notre avis ?

C'est vrai : L'avenir nous doit le bonheur ! (*Sur un ton de confiance*) Cher disparu, profitant de cette accalmie inespérées, parlons un peu, veux-tu ? (*Silence*) Si tu veux, c'est moi qui... Oh ! Zut ! Bien sûr que j'y pense ! (*Il sourit*) Tiens ! Voici ma voix. Je te la prête. (*Pause*) Alors, qui commence ? Moi ? Eh bien ! Allons-y !

- Moi : Euh ! Je ne sais que dire. J'en suis navré.
- Toi : Ah bon ? Dans ce cas, je voudrais partir dès ce soir. Je ne veux pas qu'on puisse dire que je t'ai encombré avec ma carcasse.
- Moi : Mais j'ai des projets extraordinaires pour toi !
- Toi : De toute façon, je pars dès que j'aurai fait mes bagages.
- Moi : Où vas-tu t'installer ?
- Toi : De l'autre côté, bien entendu !
- Moi : Ne dégringole pas dans l'enfer, hein ?
- Toi : Hors de toi, point d'enfer !
- Moi : Si tu continues à te conduire comme un pioupiou je te retire ma voix !
- Toi : Prends garde ! La solitude est sourde et le silence est muet.
- Moi : Quoi ? Je n'ai jamais rien entendu de si profond. Tu es vraiment un sage de l'Antiquité. A propos, tu te rappelles quand tu t'es laissé pousser la barbe afin d'entretenir la légende de philosophe que tu t'étais faite dans le quartier ?

- Toi : Qu'y a-t-il d'étrange à ça ? En ce temps-là, le fait d'être vivant me permettait d'exiger le droit d'oser.
- Moi : Tu as dit, exiger ? Ici ? Dans ce pays ? Tu es fou !
- Toi : Voyons Ruperto ! Notre vie est moulée à notre image et ressemblance, en conséquence, chacun a la vie qu'il mérite.
- Moi : Comme c'est facile de parler quand on est mort, hein ?
- Toi : Justement ! Les morts ont toujours raison. Pourquoi ne pas profiter de ce privilège ? Galilée vivant, était un charlatan insupportable ; mort, il est devenu un moment indispensable de la sagesse humaine. Alors ?
- Moi : Alors, vive la mort !
- Toi : Pff ! La mort n'existe pas ! Ce sont les morts qui lui confèrent son identité.
- Moi : Dans ce cas, vive les défunts et toi avec !
- Toi : Sale flatteur ! Heureusement, bientôt je trouverai le repos dans ma tombe.
- Moi : Tu crois ?
- Toi : Espèce de paranoïaque, j'en ai assez de tes paradoxes !
- Moi : Mais, je suis sincère !
- Toi : menteur ! Le contresens est une fourberie.
- Moi : C'est vrai, mais dans l'absurde.
- Toi : Quand vas-tu cesser de faire de la voltige avec tes phrases illogiques et désordonnées, hein ?
- Moi : Le jour où je dirai la chose omise.
- Toi : Quelle chose omise ?
- Moi : Non mais, dis donc !
- Toi : Bah ! En t'écoutant, j'ai honte d'être bien dans ma peau.
- Moi : Oh ! Ça va ! J'en ai assez entendu. Je reprends ma voix ! A présent, tu es muet comme une tombe, sans aucune allusion personnelle, bien sûr.

*Ruperto s'en va vers le placard sur la pointe des pieds.*

Si je ne gêne personne, je voudrais faire valoir mon absebece. *(Il rit)* j'ai passé l'âge de la crédulité.

*Rêveur, sifflant un air connu, Ruperto commence à s'habiller avec soin et minutie : smoking usagé, sûrement emprunté, faux col, cravate à rayures, guêtres, gants blancs.*

*Une rose à la boutonnière complète sa tenue quelque peu démodée. Un temps.*

*Il se regarde avec coquetterie dans la glace, époussette ses revers, bâille sans retenue et, en grand apparat, se dirige vers la porte qu'il fait semblant d'ouvrir.*

*Chaque fois qu'arrivera un nouvel "invité", il fera le même geste.*

- Bonté divine ! *(Charmeur il tend la main)* Quel plaisir de vous voir ! Je vous demande humblement d'entrer. *(Il approche une chaise)* Asseyez-vous, je vous en prie. *(Pause)* Le mort ? Il va bien, très bien même ! *(Pause)* Bien entendu ! *(Les yeux au ciel)* Il va descendre d'un moment à l'autre. *(il rit)* Bon ! Nous nous retrouverons, n'est-ce pas ? *(A voix basse)* Alors, tâchez de faire bonne figure.

*Jeu de scène muet. Un temps.*

- Ohhhh ! Madame la Préfète ! *(Cérémonieux)* Votre beauté m'illumine et votre distinction me captive. *(Il lui baise la main)* Prenez place auprès de Madame la Duchesse de Bérengère. *(En aparté)* Réjouissez-vous ! Aujourd'hui, nous avons une porquinade aux flageolets, à s'en lécher les doigts. Vous verrez !

*Nouveau jeu de scène muet.*

- Monseigneur ! *(Il fait des courbettes)* Bénie soit votre honorable présence parmi nous. *(Il met un genou à terre pour baiser l'anneau)* Votre Excellence, (on dit Excellence ?), permettez-moi, avec le plus profond respect, de solliciter votre bénédiction. *(Pause)* Merci ! Votre haute bienveillance me comble l'âme. *(Il cligne de l'œil)* Si vous saviez quel vin de messe vous attend ! *(Il se frotte les mains)* On va

se régaler, je vous le jure ! Oh ! Pardon ! (*Il se lève*) Si cela vous contrarie, vous pourrez toujours vous plaindre à Dieu. Il va venir d'un moment à l'autre, jeter un coup d'œil par ici.

*Même jeu.*

- Oh ! Quel événement glorieux ! (*Il fait un salut militaire en claquant les talons*) j'ai bien l'honneur de vous accueillir mon Général-généralissime. Je suis, comme vous le savez, votre obéissant serviteur. (*Pause*) Et votre charmante épouse, que devient-elle ? Hummmm ! Ça va mal, quoi ! (*Pause*) Hum, hum ! Quelle coquine ! (*Silence*) Mais certainement Monsieur le Général ! (*Un temps*) Ha, ha ! Alors, mes compliments les plus empressés ! (*Pause*) Mais oui ! je comprends mon Général ! Oui, oui ! Bien sûr, cela aurait mieux valu. Enfin, c'est comme ça la discipline. de toute façon, la prochaine fois, toute la troupe pourra venir, ne vous en faites pas. (*il rit*) D'accord ! Maintenant, si j'ai droit à votre indulgence, je vous quitte, mais provisoirement. (*il claque des talons*) Je vous renouvelle l'assurance de mes sentiments affectionnés. (*A voix basse*) Ouf ! Jamais nous n'avons eu de guerre, cependant celui-là, il est couvert de médailles jusqu'aux genoux. Peut-être bien qu'il travaille au noir comme médailleur. Avec eux, tout est possible.

*Jeu de scène muet. Un temps.*

- Oh ! Que c'est beau ! Je suis trop ravi du bonheur que vous me prodiguez avec votre présence romantique. (*Courbé jusqu'au sol*) Oui, Monsieur l'Inspecteur Général de la magnanime Sûreté Nationale, je vous prie de croire en ma plus haute dévotion. (*Humble, il recule en faisant des révérences*) Ordonnez-moi tout ce que vous voudrez et je le ferai avec une extrême sollicitude. (*Il tremble*) Tout ce qui vient de vous attire toujours mon attention la plus serviable. (*Dressé, avec un sourire indulgent il dit doucement*) Espèce de grand flic. ce qui est étonnant, c'est que tu accordes trop d'importance à tes poulets et pas assez aux renards. Méfie-toi. Ton poulailler est troué de partout. Pouah !

*Idem. Un temps. Son sourire s'anime et il se tourne vers l'une de ses "invitées".*

Madame la patronnesse, voulez-vous danser cette marche militaire ? (*Il amorce quelques pas de danse*) Un peu plus bas, Madame. Mes durillons sont sensibles.

*Après un temps, tout en trépignant d'impatience, Rupert se consacre à charmer ses hôtes avec des gestes pleins d'amabilité. Un instant. Il monte sur une table, ouvre les bras, salue de la tête, regarde en l'air et éclate de rire. Silence d'attente. Soudain, avec fierté et colère, il lève le poing, menaçant.*

Chut ! La ferme ! Silence tout le monde ! Il le faut ! Je vous aiderai si c'est nécessaire ! (*Avec mépris*) Moi, je ne sais plus si je vous aime, car aujourd'hui j'aime mon amour-propre. (*Court silence puis, long regard sur les "visiteurs"*) Voyez-vous ce que je crains surtout c'est votre fraternité et à vrai dire, rien ne pourrait m'être plus indésirable à présent. (*Pause*) Vous n'êtes pas convaincus, n'est-ce pas ? Vous avez raison, je vous en félicite ! Vive l'indifférence ! (*Un temps*) Je déteste les idées toutes faites, mais à cause de vous, je vais citer Nietzsche à contrepied : "Tous les hommes sont morts. Nous voulons maintenant que les dieux vivent". (*Il rit*) Vous n'avez jamais songé à ça, hein ? Que voulez-vous ? Vous n'êtes pas des dieux ! Pour y remédier, je vous promets l'Eden et l'Olympe dans son ensemble. D'accord ?

*Silence, puis il s'assied, l'air stupide, frappant du poing sur la table.*

Hé ! Réveillez-vous ! (*Sifflement d'appel*) Je suppose que vous êtes vaccinés contre la charité. Vous n'êtes pas assez chrétiens pour cela ? (*Il produit des Tss... tss ! de désapprobation*) Mais vous avez bien des amis, non ? Aucun ? Même pas un ? Pff ! Si c'est pas malheureux ! En tout cas, pour l'opprimé que je suis que signifie : "Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent" ? (*Pause*) Eh bien ! Vous répondez ? (*Silence*) Supposez que vous soyez à ma place, hein ? Est-ce que vous accepteriez volontiers d'avalier ceci : "je te dis de ne pas résister au méchant. Au contraire, si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre". Alors ? Vous vous êtes mis à ma place ? (*Pause*) Non, hein ? On voit bien que votre Christ n'a pas vécu dans ce pays d'hypocrites. (*Après avoir réfléchi*) Vous savez ? le désespoir aussi est une occasion d'espérer et je n'y manquerai pas. Votre Christ l'a su dès le début. (*Court silence*) C'est étrange ! Soudain, je me sens libre, je me sens rajeunir de trente ans et cependant, je suis triste, je ne me sens pas à mon aise. (*Il crie à tue-tête*) Mon Dieu ! Pourquoi m'as-tu abandonné ? Je me tue à te répéter tout le temps : Pourquoi ? Pourquoi ? (*Il se maîtrise*) Si je

suis un être improductif, ignoré et sans aucune fréquentation, qu'est-ce qu'il me reste ? M'associer aux marchands ambulants de la bonne conscience ? Zut ! J'ai besoin d'être protégé. (*Avec un regard circulaire*) Amnistie Internationale ! Au secours ! (*Silence*) Non, non ! J'ai entendu le Général-Dictateur faire son éloge et, d'après mes informations cette Institution n'a pas de sens pour le méconnu que je suis.

(*Ruperto s'aperçoit qu'il avait oublié ses invités*) Hé, vous ! (*Il descend de la table*) Hors d'ici ! (*Il lance des coups de poing et de pieds en l'air*) Dehors tous ! Que le diable vous emporte ! Allez ouste ! (*Au mort*) Toi aussi Lazare, lève-toi et marche !

*Soulagé, il se laisse tomber par terre en s'esclaffant. Un temps. Il se remet debout; tout en essayant son fond de culotte.*

Ruperto ! Tu es grotesque ! Tu me dégoûtes ! Il faut absolument t'éloigner d'ici avec interdiction d'y rentrer. (*Il éprouve une sensation d'inconfort*) Après tout, il ne s'est rien passé ! Au fond, je ne sais plus si c'est vrai ou faux. Sans doute est-ce l'obsession d'avoir trop de solitude. (*Pause*) Ah ! Si seulement je pouvais continuer cette farce. (*Il soupire*) Il suffirait d'un rien ! Oh ! Réalité, je t'en veux ! (*Il regarde partout*) Et maintenant, que va-t-il se passer ? Le moment tant espéré est-il venu ? (*Troublé*) Eh bien ! Pour la première fois de ma vie, je vais réussir quelque chose. Je connaîtrai enfin ce qu'on appelle avoir du succès.

*Ruperto va vers la table, s'assied, prend une feuille de papier et se met à écrire. Un temps.*

*Après avoir terminé, il plie la feuille, l'introduit dans une enveloppe sur laquelle il écrit : Monsieur le Commissaire.*

*Maintenant, il regarde avec tristesse tout autour de la pièce. Ensuite, allant vers une commode, il en sort un petit flacon dont il verse le contenu dans un verre, y ajoute de l'eau, remue le tout et le boit lentement.*

*Sans s'émouvoir, Ruperto prend une chaise, l'approche du cercueil et monte dessus. De là, il jette un regard circulaire. Un temps.*

*Peu à peu, Ruperto ouvre le couvercle du cercueil, s'introduit dedans et s'installe confortablement. Au bout d'un moment, il referme celui-ci de l'intérieur. Très long silence. Tout d'un coup, Ruperto lève le couvercle doucement; sort la tête avec une prudence soucieuse et s'enferme de nouveau. Un temps.*

*Il rouvre le cercueil, s'assied et, se prenant le menton, réfléchit. Silence. Des deux mains, il se palpe avec anxiété l'estomac puis le front. Epouvanté, il s'exclame.*

Oh ! Je ne sens rien ! (*Il crie, furieux*) Ordure ! C'est un beau salaud ce pharmacien ! Il m'a encore piégeonné avec son poison inoffensif ! (*Il rentre la tête dans les épaules*) Sorcier de pacotille, il me fallait un venin de scorpion, mélangé d'arsenic et non cette saloperie de breuvage qui ne peut même pas tuer un moustique ! Ohhhh ! Tout est interdit dans ce pays, même de s'empoisonner tranquillement ! Quelle vie ! Je ne peux même pas réussir ma mort !

*Indigné, hochant la tête, Ruperto se lève en hâte et quitte le cercueil d'un saut. Impatient, les temps entre les mains, il va et vient tout au long de la scène tandis qu'au loin, un chien aboie. Un temps.*

Non ! non ! Tout cela ne peut pas rester comme ça ! Je dois faire quelque chose ! Vite ! Vite ! je ne supporterai pas de vivre ici une minute de plus ! Ça jamais ! jamais ! (*Il ne pense qu'à disparaître de ce monde*) Ça suffit comme ça ! (*Il se tire les cheveux*) Ce n'est pas pour rien que j'ai préparé tout ce bordel de veillée, si je l'ai fait, c'est simplement pour me tenir compagnie avant de crever pour de bon ! (*Désespéré*) Non ! Vraiment non ! je ne pourrai vivre au milieu de cette meute de troupiers usurpateurs... (*Foudroyé par ces derniers mots, il saute les bras ouverts*) QUOI ! Des troupiers ? (*Ses yeux*

*brillant*) Oh ! Mon Dieu ! Mais oui ! Ça y est ! (Il se frappe le front de la main) Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ! (Il se ressaisit) Après tout, j'ai de la chance ! Quelle occasion inespérée !

*Un train siffle avec persistance pendant que, d'un pas décidé, Ruperto va vers la porte, l'ouvre et sort sans aucune hésitation. Une fois dans la rue, il hurle à plein poumons.*

- A bas le National-Militarisme !!
- Tout le monde dans la rue !!
- Vive l'insurrection !!
- Mort à la tyrannie !!

*Au loin, on entend un crépitement de fusillade intense, mais Ruperto a encore le temps de hurler.*

- MORT AU DICTATEUR !!!

*Maintenant, tout près de la porte, on entend une décharge de plusieurs fusils. Long silence puis, lentement le*

**RIDEAU**